

ALLIANCES INCONSCIENTES ET PACTE DENEGATIF DANS LES INSTITUTIONS

RENE KAES

Je voudrais développer ici quelques-unes des propositions amorcées dans l'ouvrage collectif que j'ai édité récemment sur l'approche psychanalytique des institutions¹.

Nous ne disposons pas d'une théorie psychanalytique de l'institution, ni d'une théorie de l'institution psychanalytique. Ces deux lacunes sont peut-être corrélées. L'institution demeure encore largement impensée dans la psychanalyse : ce serait un travail fécond de se demander pourquoi, alors que Freud en a largement prédisposé les éléments.

Dans le chapitre d'introduction de notre ouvrage, j'ai relevé quelques-unes des difficultés que nous éprouvons à penser notre rapport à cet objet. Elles infiltrent les obstacles épistémologiques à construire l'objet-institution dans le champ de la psychanalyse.

La première difficulté est sans doute liée à la haine que suscite l'institution. Nous y sommes constamment confrontés à nos cicatrices et à nos blessures narcissiques. A cette souffrance, ceux qu'André Berge a appelés les "psychistes" sont particulièrement exposés : sans doute parce que, pour une part décisive, ils fonctionnent à partir de leur propre faille narcissique.

Or, pour penser l'institution, et plus largement les groupes et les ensembles transsubjectifs, il nous est nécessaire d'accepter une qua-

trième décentration narcissique qui prend la suite des trois premières (copernicienne, darwienienne, psychanalytique) dont Freud faisait le bilan pour souligner une difficulté de taille dans notre rapport avec la théorie de l'inconscient.

Nous pouvons alors nous représenter notre relation à l'ensemble comme celle d'un réseau de places, de fonctions et de sens, dont nous sommes partie constituante et partie prenante, parmi d'autres sujets. L'ensemble lui-même nous apparaît comme une pluralité de centres, d'enveloppes et de relations dans lesquels opèrent des processus de liaison et de déliaison, de répétition et de transformation. Une telle représentation dépend pour une part décisive de notre structure narcissique ; mais pour une autre, elle est tributaire des systèmes collectifs de représentation des ensembles et des expériences sociales et culturelles qui nous en rendent perceptible l'organisation.

Nous sommes entrés dans un monde qui a perdu son centre et il nous faut faire le deuil d'un univers dont nous serions l'ombilic. Avec la dépression consécutive à cette décentration, nous entrons dans un univers polytopique, plurinucléaire ; notre attention se porte davantage sur les enveloppes, les emboîtements, les connexions et les interfaces psychiques et sociales, bien qu'une force simultanément nous attire vers les lieux de centrage, vers les figures monarchiques, vers la réduction du complexe et du différencié. Ce mouvement de décentration narcissique est à refaire sans cesse pour percevoir et notre propre position subjective et son assujettissement à un ensemble qui mène une vie relativement autonome. Là est le scandale et le motif de haine : l'institution, comme le groupe, nous convoque à reconnaître, une fois de plus, que nous ne sommes par l'objet unique du désir de l'autre, que le désir, ses investissements et ses objets circulent, se condensent et se déplacent dans les ensembles, dans des lieux *pleins* où nous sommes localement présents et dans des lieux *vides*, *creux* ou *déprimés*, d'où nous sommes absents, exclus ou insignifiants.

La découverte que l'institution est à elle-même sa propre fin, qu'elle peut faillir à tenir la place et la fonction des imagos providentielles que ses sujets lui ont assignées provoque aussi la haine de l'institution et paralyse la pensée de son objet.

Dans les institutions, nous faisons aussi l'expérience que notre subjectivité, notre parole, quelquefois nos émotions et nos pensées, sont *prises*, au sens fort du terme, dans un réseau de subjectivité, de sens et d'émotions préconstitués, anonymes, qui traversent les limites de notre moi.

Dans cette prise, il y a la partie de lui-même que le sujet abandonne ou efface, mais cette partie de lui-même, qui lui est propre et qu'il met en jeu, ne peut vraiment se comprendre que si on la rapporte à une économie, à une topique et à une dynamique transsubjectives.

Mais d'un autre côté, cette "prise" peut aussi s'entendre comme l'appui que prend sur la paroi d'un rocher celui qui l'escalade : il ne

peut progresser dans son ascension que par les prises dont il doit se dépendre pour avancer. Il en va de même des "prises" institutionnelles (et d'abord familiales) : elles forment les étayages dans lesquels sont prédisposées des préstructures de sens et de relations : c'est à partir de l'étayage sur ces prises que le sujet va développer sa subjectivité singulière et sa propre parole. Assurément, ces prises peuvent être par lui utilisées pour faire l'économie d'avoir à les reprendre, à reconnaître l'usage qu'il en fait pour lui-même et dans ses relations avec les autres. Ce mouvement complexe de prise, de dé-prise et de re-prise, d'être pris et de reprendre, forme l'enjeu misé dans l'institution, et par le sujet singulier et par l'ensemble transsubjectif, à leur insu et sans la participation de leur volonté.

Nous ne pouvons pas nous constituer sans ces prises des sens pré-constituées, et elles transitent à travers chacun d'entre nous, en tant que nous sommes sujets de l'institution. Leur potentialité aliénante a pour contre-face qu'elles sont aussi des éléments identifiants nécessaires à la formation du *Je*.

Tant que nous concevons l'institution comme un objet mauvais, dénarcississant, aliénant, désobjectivant, sans faire la théorie de ce qui nous inclut dans notre rapport à elle, nous revenons à la position des médecins viennois scandalisés par les *Trois essais*.

Dans notre étude sur l'approche psychanalytique de l'institution, nous avons eu le projet de mettre en évidence l'ordre propre et déterminé de la réalité psychique mobilisée par, dans et pour l'institution : mobilisée ou paralysée, mais aussi étayée et transformée dans l'institution. En effet, la partie de psyché la plus indifférenciée aussi bien que les structures génératrices de la symbolisation sont engagées dans la vie institutionnelle, et notamment dans les alliances, les pactes et les contrats inconscients qui la fondent, pour le bénéfice de ses sujets singuliers qui en sont partie prenante, et pour celui de l'ensemble transsubjectif qu'ils forment. Sur l'arrière-fond des autres niveaux de la réalité qui composent l'institution, il en résulte une vie psychique propre au lien et au lieu institutionnels. L'histoire et la structure sociale de chaque institution, la nature et les contraintes de sa tâche primaire travaillent l'infrastructure inconsciente de la réalité psychique de ses sujets : elles rendent possibles des réalisations de désir, énoncent des interdits, formulent une généalogie mythique, organisent des défenses communes, fabriquent des enclaves de silence et d'irreprésentable, étayent le travail de la mémoire et de l'oubli.

La connaissance de ces formations transsubjectives, sur lesquelles se noue la vie psychique de chacun, ne nous est accessible le plus souvent qu'à partir de la souffrance qui s'éprouve dans les institutions, et dont certaines manifestations ressortissent à une véritable pathologie des nouages transsubjectifs.

C'est à partir de nos pratiques de soin ou d'intervention dans les institutions que nous avons pu conduire notre réflexion sur ce niveau

original de la réalité psychique. A partir de là, peut-être serait-il possible de s'interroger de nouveau sur ce qui fonderait un projet thérapeutique dans ou par l'institution, une méthodologie -et une éthique- de l'intervention dans les institutions.

LES ALLIANCES INCONSCIENTES

Les alliances inconscientes sont des formations de l'appareillage psychique des sujets d'un ensemble transsubjectif : couple, groupe, famille, institution. Elles déterminent les modalités du lien *entre* les sujets, et l'espace psychique de l'ensemble à *travers* eux.

C'est sur de telles alliances qu'est scellée la réalité psychique dans les institutions.

Plus précisément, j'appelle alliance inconsciente une formation psychique transsubjective construite par les sujets d'un lien pour renforcer en chacun d'eux certains processus, certaines fonctions, ou certaines structures dont ils tirent un bénéfice tel que le lieu qui les conjoint prend pour leur vie psychique une valeur décisive. L'ensemble ainsi lié ne tient sa réalité psychique que des alliances, des contrats et des pactes que ses sujets concluent et que leur place dans l'ensemble les *oblige* à maintenir. L'idée d'alliance inconsciente implique celles d'une obligation et d'un assujettissement.

Dire l'alliance inconsciente, c'est l'inscrire d'emblée et fondamentalement dans les processus du refoulement, sans doute dans la formation de l'inconscient lui-même. Les alliances inconscientes sont au service de la fonction refoulante, mais elles constituent en outre des mesures de sur-refoulement puisqu'elles portent non seulement sur des contenus inconscients, mais sur l'alliance elle-même : celle-ci est un instrument pour maintenir le refoulement. Autrement dit, l'alliance elle-même est inconsciente, elle produit et maintient de l'inconscient.

De telles alliances sont d'autant plus efficaces à se maintenir inconscientes et à produire de l'Inconscient que les intérêts les plus profonds de chacun des sujets engagés dans le lien doivent demeurer par eux refoulés : pour préserver *et* le lien, son objet, la loi qui l'ordonne, *et* l'alliance comme instrument du refoulement, *et* la position inconsciente de chacun dans le lien.

L'ALLIANCE INCONSCIENTE DANS THERESE DESQUEYROUX

De ce qu'est une alliance inconsciente, je donnerai un bref exemple tiré du célèbre roman de François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*. La trame en est connue : Thérèse tente d'empoisonner son mari, Bernard. Desqueyroux, pour sauver l'honneur de la famille, témoigne au procès, de telle sorte que le verdict aboutit à un non-lieu pour Thérèse. Sur le long chemin qui la ramène au soir du jugement chez son

mari, Thérèse examine avec douleur et révolte les raisons qui l'ont conduite à accomplir cet acte dont le ressort malgré tout lui demeure et lui demeurera obscur : quelque chose résiste à toutes ses raisons. Ce qui compte pour elle, c'est l'aveu de sa culpabilité à Bernard, sans qu'elle puisse en dire la cause. Elle est prête à parler à Bernard, lui ne l'entend pas. Ce qu'il entend, c'est la famille menacée. De victime qu'il était, Bernard se transforme alors à son tour en bourreau : il tient recluse sa femme, affichant jusqu'aux limites de la créance de l'opinion publique qu'il ne s'est rien passé. Il accrédite le non-lieu, maintient toutes les apparences, ne veut ni ne peut rien entendre de ce que Thérèse tente confusément de lui dire, d'elle, de lui, de leur couple. Il ne veut rien savoir. Seule compte l'image d'une famille idéalisée à laquelle Thérèse a porté un coup fatal. Il ne saura rien de lui, ni d'elle, ni de leur couple.

Le romancier nous le présente si muré en lui-même, si sourd au moindre mouvement de sa vie psychique que la scène où tout se décide ne lui sera jamais accessible. Un incendie menace la propriété. Écoutons Mauriac : "C'était ce jour du grand incendie de Mano. Des hommes entraient dans la salle à manger où la famille déjeunait en hâte. Les uns assuraient que le feu paraissait très éloigné de Saint-Clair ; d'autres insistaient pour que sonnât le tocsin. Le parfum de la résine brûlée imprégnait ce jour torride et le soleil était comme sali. Thérèse revoit Bernard, la tête tournée, écoutant le rapport de Balion*, tandis que sa forte main velue s'oublie au-dessus du verre et que les gouttes de Fowler tombent dans l'eau. Il avale d'un coup le remède sans, qu'abrutie de chaleur, Thérèse ait songé à l'avertir qu'il a doublé sa dose habituelle. Tout le monde a quitté la table -sauf elle qui ouvre des amandes fraîches, indifférente, étrangère à cette agitation, désintéressée de ce drame, comme de tout drame autre que le sien. Le tocsin ne sonne pas. Bernard rentre enfin : 'Pour une fois, tu as eu raison de ne pas t'agiter ; c'est du côté de Mano que ça brûle...' Il demande : 'Est-ce que j'ai pris mes gouttes ?' et sans attendre la réponse, de nouveau il en fait tomber dans son verre. Elle s'est tue par paresse, sans doute, par fatigue. Qu'espère-t-elle à cette minute ? 'Impossible que j'aie prémédité de me taire'.

Pourtant, cette nuit-là, lorsqu'au chevet de Bernard vomissant et pleurant, le docteur Pédemay l'interrogea sur les incidents de la journée, elle ne dit rien de ce qu'elle avait vu à table. Il eût été pourtant facile, sans se compromettre, d'attirer l'attention du docteur sur l'arsenic que prenait Bernard [...]. Elle demeure muette [...]. L'acte qui, durant le déjeuner, était déjà en elle à son insu, commença alors d'émerger du fond de son être -informe encore, mais à demi baigné de conscience."

A son insu. A l'insu de Bernard qui, malade du cœur -le corps est

* *Le métayer des Desqueyroux.*

le dernier recours pour signifier la souffrance psychique inconnue, dépasse *lui-même* la dose des dangereuses gouttes prescrites. Il en met le double, et ne s'en rend pas compte ; Thérèse, sidérée, le regarde faire ; et lorsque, quelques instants plus tard, il demande à sa femme s'il a pris son médicament, c'est *sans attendre la réponse* qu'il en reprend, comme si c'était *un* autre qui agissait (lui, Thérèse), comme si c'était *une* autre qui assistait à cette scène (Thérèse, lui). Thérèse se tait. C'est dans le silence que l'idée se forme en elle de l'empoisonner. Mais c'est lui qui le premier a fait pour son propre compte le geste qui signe son désir de mort. De cela, il ne saura rien. Thérèse le pressentira. Mauriac le constatera. La mort est déjà là. Ils s'en saisissent l'un et l'autre, chacun pour des raisons qui leur sont propres, et elle les tient dans une alliance mortelle, à jamais inconsciente ; pour des raisons qui leur sont à la fois propres et communes, elle les lie ensemble. C'est pourquoi, ce que Bernanrd ne veut pas ou ne peut pas savoir sur lui maintient chez Thérèse le non-su sur elle. Et sur leur lien.

Je n'ai pas trouvé beaucoup d'exemples, dans les oeuvres de la culture, qui puissent aussi finement rendre compte de telles alliances. La littérature est plus abondante sur les variétés et les modalités du contrat pervers.

Sans doute le refoulement s'exerce-t-il avec moins de rigueur sur de tels contrats qui tiennent précisément sur un achoppement plus manifeste de la fonction symbolique.

On ne s'étonnera pas si je soutiens que les alliances inconscientes sont par fonction et par structure destinées à demeurer inconscientes et à produire de l'inconscient. Cet énoncé ne serait que tautologie s'il ne précisait pas que l'inconscient est maintenu comme tel par l'économie conjointe du refoulement exercé, dans le même sens, et pour le bénéfice de chacun, par les sujets d'un couple, d'une famille, d'une institution ou d'un groupe.

L'ALLIANCE DANS UNE INSTITUTION AVEC LES MALADES-ANCETRES

Un bref exemple clinique situera le champ de l'analyse de ces alliances dans la formation de la réalité psychique d'une institution de soin².

J'ai eu l'occasion de suivre, dans un travail au long cours (trois, cinq ou huit ans), plusieurs institutions de soin issues de l'hôpital psychiatrique et constituées en hôpitaux de jour. Dans ces institutions novatrices, ce qui de chacun (administrateurs, soignants, malades et familles) s'engage dans la fondation de l'institution produit des effets réparables sur le devenir de l'ensemble institutionnel et sur celui des sujets singuliers, des malades spécialement. C'est bien entendu au devenir de ceux-ci que nous sommes attentifs, puisque la tâche primaire de l'Institution est de soigner les malades. Mais qu'est-ce que

soigner les malades, sinon d'abord s'établir et établir l'autre dans un scénario fantasmatique, vecteur d'*emplacements corrélatifs* d'objets abimés, souffrants, détériorés et d'objets réparateurs, régénérateurs, salvateurs, etc., et d'*actions antagonistes* (réparer, faire mourir, détruire, sauver...). Dans de tels scénarios/actions, les énoncés syntaxiques peuvent varier, les verbes se décliner, les négations se déplacer, et différentes positions subjectives peuvent s'établir. Nous avons ici affaire à ce que j'ai appelé un organisateur psychique structural inconscient du groupement, sur le modèle du fantasme "on bat un enfant" ou des versions du fantasme schrébérien, ou des fantasmes originaires³.

Je centrerai mon exemple sur un moment du travail avec l'équipe soignante où se dévoile un accord jusqu'alors tenu inconscient pour chacun, celui de *conserver* certains des premiers malades reçus dans la nouvelle institution. Ils occupaient en effet avec certains des premiers soignants une certaine place dans l'espace psychique partagé de l'origine commune. Ils devraient y être *conservés*, à entendre littéralement : tenus avec les uns et les autres, pour être préservés de la destruction.

Les malades inclus dans l'espace originaire y font figure et fonction partielle d'ancêtres ou de représentants ancestraux. Ces *malades-ancêtres*⁴ perpétuent, dans l'ensemble, *pour l'économie de l'ensemble et pour celle de chacun des sujets de l'ensemble pris isolément*, les éléments du scénario originaire inconscient d'où procèdent les places, les fonctions, les discours et, à un niveau d'organisation secondarisé, le *projet* dit de l'institution. Ainsi, un malade-ancêtre tenait la place -il y était maintenu- du patient idéal, de l'enfant malade merveilleux sans lequel les soignants ne pouvaient sans cesse vérifier leur propre capacité soignante -à la condition qu'il ne guérisse pas. Tel autre malade-ancêtre incarnait et se maintenait dans la place de l'incurable, telle autre dans celle de l'objet dépotoir, un autre dans celle de l'objet contraphobique vis-à-vis de l'Administration-Leviathan.

Laisser partir ces malades confrontait à une double réorganisation corrélative : celle de l'économie, de la topique et de la dynamique transsubjective ; celle de l'économie, de la topique et de la dynamique intrasubjective de chaque sujet singulier, de chaque soignant, de tel malade considéré comme sujet singulier.

Nous n'avons connaissance des *alliances inconscientes* -et il nous arrive de contribuer à les délier de leurs effets pathogènes- que par la souffrance qu'expriment les crises institutionnelles.

Certes, il est des souffrances sans crises manifestes, ce sont les plus léthales. Lorsque la crise s'ouvre et cherche à se symboliser, nous avons toujours affaire à ce vacillement angoissant du rapport du sujet avec l'ensemble institutionnel. Ce qui avait été par chacun conclu au bénéfice du refoulement, du rejet et du déni dans les alliances inconscientes, ce qui avait été retenu dans les plis de l'institution, investi

dans les économies croisées que gèrent les instances communes déléguées à cet effet, tout ce qui avait été mis en dépôt ou en stase, et qui avait été recouvert par un sens commun, anonyme, désobjectivé et traité par des processus auxquels chacun apportait son soutien et son concours, tout *cela* surgit brutalement, dans une irruption catastrophique : *cela* concerne la violence, la mort, la destruction, la culpabilité ; *cela* avait été recouvert d'un couvercle, ou d'un écran, qui maintenant saute et s'ouvre sur l'horreur de la partie de nous-mêmes "prise" dans l'institution. Cela, nous le traitons comme du négatif : nous le rejetons, le dénions ; nous ne voulons pas le savoir. C'est justement *cela* qui soutient la répétition : cette dépossession que l'institution, avec notre consentement, maintient voilée. Il y a encore d'autres confrontations avec l'horreur de ne plus pouvoir penser, avec la violence fondatrice de l'institution. Pour dompter cette horreur, l'institution produit des mythes comme chaque fois qu'il est question de rendre compte de l'origine et d'en masquer la violence. Les mythes sont les témoins et les cicatrices de ces vécus violents, chaotiques, de l'origine.

LE PACTE DENEGATIF, PACTE SUR LE NEGATIF

J'ai déjà présenté les différentes alliances inconscientes qui scellent les ensembles transsubjectifs : nous en repérons l'effet dans les institutions et dans la formation de la subjectivité des sujets singuliers. J'ai exploré quelles réponses, en termes d'alliance et de contrat précisément, Freud a donné à la question : comment une pluralité ou une série d'individus parvient-elle à former un groupe, plus précisément un groupement institué ou une institution ? *Totem ou Tabou* a soutenu l'hypothèse que le meurtre du Père Originnaire, l'instauration consécutive du contrat fraternel, du tabou et du totem emblématique ont donné consistance et limite aux institutions sociales et aux groupements dont elles assurent l'assise. *Psychologie des masses et analyse du moi* éclaire une autre dimension : le passage de l'un au multiple et de la pluralité à l'ensemble repose sur l'identification de chacun au chef, et secondairement de chacun des membres du groupe entre eux. *Malaise dans la civilisation* soutient que du renoncement pulsionnel mutuel procèdent conjointement la communauté de droit et la possibilité de l'amour. Ce que Freud décrit dans ce texte est un *biface* psychique : renoncement pulsionnel et avènement de la communauté de droit ont une fonction et une signification et dans l'espace psychique singulier et dans l'espace psychique des groupements sociaux et institutionnels. Il nous décrit tout à la fois l'assise psychique de la fondation juridique de l'institution et de l'affiliation légitime de ses sujets à un ensemble social.

L'orientation de la pensée de P. Aulagnier lorsqu'elle introduit la notion de *contrat narcissique* me paraît proche de celle de Freud. La

lecture que j'en fais me conduit aux prémisses de l'article de 1914 sur le narcissisme. Trois idées sont à retenir : la première est que l'individu est à lui-même sa propre fin et qu'il est en même temps membre d'une chaîne à laquelle il est assujéti ; la seconde est que les parents constituent l'enfant comme le *porteur* de leurs rêves de désir non réalisés, et que le narcissisme primaire de celui-ci s'étaye sur celui des parents ; la troisième est que l'idéal du Moi est une formation commune à la psyché singulière et aux ensembles sociaux. P. Castoriadis-Aulagnier introduit la notion de contrat narcissique pour souligner que chaque sujet vient au monde de la société et de la succession des générations en étant porteur de cette mission d'avoir à assurer la continuité, de la génération et de l'ensemble social. Il est porteur d'une place dans un ensemble et, pour assurer cette continuité, l'ensemble doit à son tour investir narcissiquement cet élément nouveau. Ce contrat assigne à chacun une certaine place qui lui est offerte par le groupe, et qui lui est signifiée par l'ensemble des voix qui, avant chaque sujet, a tenu un certain discours conforme au mythe fondateur du groupe. Ce discours inclut les idéaux et les valeurs ; il transmet la culture et la parole de certitude de l'ensemble social. Ce discours, chaque sujet d'une certaine manière doit le reprendre à son compte. C'est par lui qu'il est relié à l'Ancêtre fondateur.

Une troisième forme d'alliance inconsciente est définie par ce que j'ai appelé *pacte dénégatif*, pacte sur le négatif. Je reprends ici l'essentiel de ce que j'en avais proposé dans l'ouvrage sur l'institution⁵. Par pacte dénégatif, j'entends ce qui, dans tout ensemble transsubjectif, est voué d'un commun et inconscient accord au destin du refoulement ou de la dénégation, du déni, du désaveu, du rejet, de l'enkystement : pour que le lien s'organise et se maintienne dans sa complémentarité d'intérêt, pour que soit assurée la continuité des investissements et des bénéfices liés à la subsistance de la fonction de l'Idéal et du contrat narcissique. Ce prix du lien est cela même dont il ne saurait être question entre ceux qu'il lie, dans leur intérêt mutuel, pour satisfaire à la double économie croisée des sujets singuliers et de la chaîne dont ils sont membres. Le pacte dénégatif apparaît ainsi comme la contreface et le complément du contrat narcissique.

J'ai souligné deux polarités du pacte dénégatif : l'une est *organisa-*
trice du lien et de l'ensemble transsubjectif, l'autre est *défensive*. En effet, chaque ensemble particulier s'organise *positivement* sur des investissements mutuels, sur des identifications communes, sur une communauté d'idéaux et de croyances, sur un contrat narcissique, sur des modalités tolérables de réalisations de désirs..., et *négativement* sur une communauté de renoncements et de sacrifices, sur des effacements, sur des rejets et des refoulements, sur un "laissé de côté" et sur des restes. Le pacte dénégatif contribue à cette double organisation. Il crée dans l'ensemble du non-signifiable, du non-transformable : des zones de silence, des poches d'intoxication, des espaces-poubelles⁶ ou

des lignes de fuite qui maintiennent le sujet étranger à sa propre histoire. Dans les couples, dans les familles, dans les groupes et dans les institutions, les alliances, contrats et pactes inconscients y soutiennent notamment le destin du refoulement et de la répétition.

Dans les institutions, le pacte porte sur les lacunes et sur l'irreprésentable de l'origine (ce que le mythe parvient précisément à représenter), sur les fondations de l'institution, sur les enjeux du pouvoir, sur la mort, la sexualité, le savoir.

Que le maintien du lien et de l'ensemble, au prix d'un pacte dénégatif, soit exigé par ses sujets même, aucune figure mieux que celle de l'alliance sanglante de Freud, d'Emma Eckstein et de Fliess, ne pourrait, pour des psychanalystes, la représenter, puisque cette alliance se situe à l'origine de la psychanalyse. Fliess refusant de reconnaître son erreur chirurgicale dans l'opération des cornets nasaux d'Emma Eckstein, "ce refus, notent B. Sylwan et Ph. Refabert⁷, place Freud dans la situation de devoir avaliser cette volonté de méconnaissance s'il veut conserver son amitié"... Ce qu'il doit sacrifier, c'est justement ce qu'il vient de réussir à articuler entre le traumatisme et ce fantasme, et il vient précisément de l'écrire à Fliess. En disculpant Fliess ("Pour ce qui est du sang, tu n'es absolument pas coupable"), il fait "porter la créance du sang d'Emma à l'hystérie de celle-ci", (*ibid.*, pp. 109-110). Fliess, de son côté, s'installe en censeur de Freud, et Freud ainsi l'installe en lui, non sans conséquence sur la théorie dite de la séduction : "Dans le même temps où le séducteur se dérobe, où le séducteur est escamoté, il semble prendre ses quartiers à l'intérieur de Freud même et d'Emma" (*ibid.*, p. 112).

Les travaux de ces dernières années nous ont mieux fait connaître, dans cet étrange et familier enjeu que constitue, pour deux hommes liés d'amour, le sang et le corps féminin, la puissance de méconnaissance que scelle le *pacte dénégatif* conclu à leur insu, entre Freud et Fliess à propos d'Emma. Emma est ici la figure, pour ces deux hommes, du sexe féminin qu'ils veulent explorer et réduire en lui donnant un contenu de gaze et de sang. Leur pacte est à la fois la dénégation de ce désir, le déni de leur lien homosexuel fondé sur l'effacement et le comblement du trou de la féminité. C'est par là même donner à reconnaître ce contre quoi protège et préserve un tel pacte. Instituer la psychanalyse, c'est placer au coeur de son débat le *proton pseudos* et la question de la vérité du sujet dans son rapport à ce qui le représente : pour Freud, Fliess autant qu'Emma. Un tel pacte demeure dans le registre du refoulement névrotique : le refoulé fait retour dans le rêve *princeps* (dit de l'injection faite à Irma) que Freud analyse. La représentation insoutenable, s'il en attribue la cause à l'hystérie d'Emma, c'est moins pour lui en imposer la responsabilité que pour sauver ce qui doit être refoulé de son lien à Fliess.

De l'orientation de recherche que j'explore, relève la notion d'une *alliance* inconsciente *dénégatrice* que M. Th. Couchoud propose à par-

tir de la psychothérapie associant une mère et sa fille psychotique⁸. Le type d'alliance qu'elle décrit se manifeste dans le surinvestissement hallucinatoire par la fille des représentations non refoulées et conjointement niées par la psyché maternelle. "Les deux femmes, écrit-elle (pp. 96-97), jouent, l'une et l'autre, un rôle actif pour maintenir sur la scène du quotidien la permanence de ce qui, chez la mère, n'a pas pu être élaboré ou refoulé. Mais il s'agit toutefois de la maintenir de telle sorte qu'il soit tellement dépourvu de sens, qu'il ne puisse être accrédité par la mère qu'au nom de la folie de sa fille, si bien qu'on pourrait se demander tout d'abord si la mère n'est pas préservée du délire grâce au fait qu'elle n'a pas pu refouler le contenu des traumatismes. Ainsi pourrait-on dire aussi qu'elle induit chez sa fille ce qui aurait été son propre délire, ou bien encore que la fille délire pour que la mère continue d'oublier ce qui, pour elle, n'est pas "refoulable".

Par-delà les différences quant au destin du refoulement, on notera un mouvement analogue dans le maintien du lien de Freud à Fliess, et dans celui de la mère et de la fille dont M. Th. Couchoud rapporte le traitement : les deux hommes font tenir leur lien en faisant porter à l'hystérie d'Emma la créance du sang versé par eux pour "voir ça" et ne pas savoir. Si le but est différent, dans le lien qui unit la mère et sa fille, il reste que "créditer au compte du délire de la fille toute possibilité de découverte de ce que, elle, la mère, ne veut pas penser, est bien la condition préalable à toute relation entre elles" (M. Th. Couchoud, *ibid.*, p. 115).

Ce sont des formations de cette sorte que je décris comme des alliances inconscientes. Les ensembles transsubjectifs auxquels nous sommes liés dans les liens de couple, de famille, de groupe et d'institution, et à la formation desquels nous contribuons, produisent des formations et des processus psychiques originaux. Toutes ces formations ne tiennent leur consistance et leurs effets sur la psyché des sujets singuliers que des fonctions économiques et dynamiques, que des emplacements topiques qu'elles prennent pour eux dans l'ensemble transsubjectif. La communauté du renoncement pulsionnel, la communauté du déni, le contrat narcissique, l'alliance dénégatrice et le pacte dénégatif ont cette double appartenance : ce sont des formations et des processus psychiques qui "appartiennent" et à chaque sujet considéré dans sa singularité, et à l'ensemble qui tient ensemble ses sujets et qu'ils font tenir ensemble.

Dans l'ensemble, cette partie de la réalité psychique que chaque sujet a déposée, projetée, déléguée ou déplacée, qu'il a *abandonnée* (pour reprendre le thème de *Psychologie des masses et analyse du moi*), poursuit un double trajet : dans l'espace intrapsychique, où elle constitue une composante de l'inconscient ; dans l'espace transpsychique où elle demeure inconsciente, *d'être tenue dans et par l'ensemble* : dans une topique, une économie et une dynamique propre au groupement.

Certaines de ces alliances nous précèdent. De ce point de vue,

chaque sujet singulier vient au monde, au monde de la vie psychique, dans la trame des alliances qui ont été établies avant lui et dans laquelle sa place est d'avance marquée. Cette place, qui va le constituer dans sa subjectivité, ne pourra être tenue que pour autant qu'à son tour il souscrira aux termes de l'alliance prescrite pour lui, mais aussi pour tenir l'ensemble. L'histoire de sa formation comme Je est à la fois celle de son assujettissement à sa place, et celle des écarts que le sujet aura à soutenir, et que commande son désir, par rapport à cette place prescrite.

D'autres alliances inconscientes se forment dans les vicissitudes de l'histoire de chaque sujet et des ensembles auxquels il appartient : ce sont des créations conjoncturelles.

Que les alliances nous précèdent ou qu'elles soient une création actuelle du lien, elles sont inconscientes et le plus souvent le demeurent. Leur dévoilement ou leur désagrégation, quels que soient leurs effets de structuration ou d'aliénation, comportent toujours des effets violents et libérateurs pour les sujets des ensembles transsubjectifs.

Je qualifie les alliances inconscientes de transsubjectives -plutôt que d'intersubjectives. Il s'agit en effet de formations et de processus psychiques qui *traversent* les espaces et les temps psychiques de chaque sujet d'un ensemble, qui y *transitent* et qui déterminent pour une part l'organisation topique, dynamique, économique et structurale de chaque sujet, en tant qu'il fait partie de cet ensemble. Mon hypothèse est que les alliances contribuent à organiser l'inconscient de chaque sujet, à déterminer la formation ou l'achoppement de la fonction refoulante.

Notes

1. R. Kaës, J. Bleger, E. Enriquez, F. Fornari, P. Fustier, R. Roussillon, J.P. Vidal, *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, 1987.
2. Je reprends ici, en la développant, l'analyse d'un cas exposé dans *L'institution et les institutions, études psychanalytiques*, Paris, Dunod, pp. 19-21.
3. R. Kaës, *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod, 1976.
4. En résonance avec la notion, proposée par Tobie Nathan, *d'enfant-Ancêtre*.
5. Un développement en est proposé dans ma contribution intitulée : "Le pacte dénégatif, éléments pour une métapsychologie des ensembles transsubjectifs", 1987 dans : A. Missenard, G. Rosolato et al., *Figures et modalités du négatif*, Paris, Dunod, 1988.
6. R. Roussillon, dans : *L'institution et les institutions*, 1987.
7. B. Sylwan, Ph. Refabert, "Freud, Emma Eckstein, Fliess. L'invention de la psychanalyse en 1897", dans : *L'étranger, crise, représentation*, Collectif, Evènement-Psychanalyse, 1983.
8. M. Th. Couchoud, "Du refoulement à la fonction dénégatrice", *Topique*, 37, 1986, pp. 93-133.